



« Le cinéma est porteur de nombreuses traditions, l'une d'entre elles est de présenter un cinéma de protestation, un cinéma qui met en avant le peuple contre les puissants, j'espère que cette tradition se maintiendra. »

Extrait du discours prononcé par Ken Loach lors de la remise de la Palme d'Or.



QUI EST DANIEL BLAKE ?

PAR DAVE JOHNS

Dan a près de 60 ans et il a été menuisier toute sa vie. Quand il s'engage à faire quelque chose, il le fait. Il s'est occupé de sa femme, mais depuis son décès, il est un peu paumé. Et puis, il fait une crise cardiaque : son médecin lui explique qu'il ne peut plus travailler et il se retrouve face à l'administration et à des fonctionnaires tatillons qui refusent catégoriquement de l'écouter. C'est ce qui le fait bondir : il essaie alors de gérer la situation à sa façon, en étant très direct, en restant digne et en faisant appel à son sens de l'humour. Mais c'est de plus en plus difficile car tout joue en faveur de l'administration : le système cherche à l'abattre. Il rencontre ensuite Katie, qui arrive de Londres avec ses deux enfants, et ils deviennent amis. Elle est aux abois, et je pense qu'il considère Katie comme une cause qui vaut le coup de se battre. Il veut lui venir en aide, sans se rendre compte qu'il est lui-même dans une mauvaise passe.

ENTRETIEN AVEC

KEN LOACH

Quels sont les thèmes au cœur de l'intrigue ?

Le point de départ, c'est le thème universel de ces gens qui se battent pour survivre. Mais il fallait aussi que ces personnages et la situation décrite dans le film soient ancrés dans la réalité. À y regarder de près, on constate l'attitude délibérément cruelle de l'État dans sa politique de prestations sociales en faveur des plus démunis et l'instrumentalisation de l'administration – l'inefficacité volontaire de l'administration – comme arme politique. C'est comme s'il adressait un message : « voilà ce qui arrive si vous ne travaillez pas. Si vous ne trouvez pas de travail, vous allez souffrir ». Et la colère que cette politique a provoquée chez moi m'a donné envie de faire ce film.

Comment avez-vous entamé vos recherches ?

J'ai toujours souhaité monter un projet dans ma ville natale de Nuneaton, dans les Midlands, et Paul (Laverty, le scénariste, ndlr) et moi nous sommes donc rendus sur place pour commencer à y rencontrer des gens. Je suis assez proche d'une association caritative qui s'appelle Doorway et qui est dirigée par une amie, Carol Gallagher. Elle nous a

présentés, Paul et moi, à tout un groupe de personnes qui n'arrivaient pas à trouver de travail pour diverses raisons – et principalement, parce qu'il n'y a pas assez d'emplois.

À partir de la documentation que vous avez réunie et des témoignages que vous avez recueillis, comment avez-vous construit le récit ?

C'était sans doute la décision la plus difficile à prendre tant il y avait d'intrigues. On s'est dit qu'on avait déjà beaucoup mis en scène de jeunes gens – SWEET SIXTEEN, par exemple – et on a été frappés par le calvaire enduré par les quinquagénaires et les sexagénaires qui passe souvent inaperçu. Il y a toute une génération de travailleurs manuels qualifiés qui se rapprochent aujourd'hui de l'âge de la retraite. Ils souffrent de problèmes de santé et ils sont incapables de reprendre le travail car ils ne sont plus assez vifs pour jongler entre deux intérim et passer d'un petit boulot à l'autre. Ils sont déboussolés par les nouvelles technologies, ils ont des problèmes de santé, et leur prise en charge par l'« Employment Support » est conditionnée par une série d'évaluations : ils peuvent très bien être jugés aptes au travail alors qu'ils

ne le sont pas. Le système impenétrable de l'administration écrase les individus. On a recueilli énormément de témoignages allant dans ce sens. Paul a imaginé le personnage de Daniel Blake et le projet a démarré.

Comment pourriez-vous décrire Daniel ? Quelles épreuves doit-il affronter ?

Dan, artisan qualifié, a longtemps été menuisier. Il a travaillé sur des chantiers, il a travaillé pour de petits entrepreneurs, il a été menuisier journalier et il continue à fabriquer des objets en bois pour le plaisir. Mais sa femme est décédée, il a fait une crise cardiaque très grave et a failli tomber d'un échafaudage. On lui a interdit de reprendre le travail et comme il est toujours en convalescence, il touche l'allocation « Employment and Support ». Le film raconte sa volonté de s'en sortir, malgré ses difficultés, dès lors qu'il est jugé « apte au travail ». Il est solide, très pudique et a bon caractère.

Et Katie ?

Katie élève seule ses deux enfants en bas âge. Elle vivait dans un foyer à Londres jusqu'à ce que la municipalité lui trouve un appartement dans le nord du pays dont le loyer est couvert par son allocation logement. Autrement dit, la municipalité n'a plus à payer la différence. Le logement est plutôt correct, même s'il nécessite des travaux, mais elle commence alors à se mettre en porte-à-faux avec l'administration et les problèmes commencent : elle n'a personne de sa famille dans la région, ni soutien, ni argent. Katie est pragmatique et

elle prend conscience que sa première obligation, c'est de trouver les moyens de s'en sortir d'une manière ou d'une autre.

Dave Johns est à la fois humoriste et comédien. Pourquoi l'avez-vous retenu ?

Traditionnellement, les humoristes qui se produisent sur scène sont des hommes ou des femmes qui connaissent bien le monde ouvrier et l'humour vient justement de cette proximité avec ce milieu. Souvent, les humoristes peuvent se permettre de tourner en dérision les difficultés du quotidien. Mais il faut absolument qu'ils aient le sens du rythme : celui-ci est propre à leur personnalité. En général, ils sont marqués par leurs origines et leur personnage sur scène s'en fait l'écho – et c'est ça que nous recherchions. Dave possède cette dimension. Il est de Byker, où nous avons tourné certaines scènes. C'est un vrai Geordie (surnom des habitants de Tyneside, dans le nord-est de l'Angleterre, NdT), il a l'âge du rôle, et c'est un garçon d'origine ouvrière capable de vous faire rire et sourire – ce qui correspond à ce que l'on voulait.

Le film évoque très souvent le poids d'une administration étouffante. Comment avez-vous cherché à transposer cette idée dans le film ?

Tout d'abord, je pense que c'est un phénomène que la plupart d'entre nous connaissons bien : c'est ce qui permet au récit de fonctionner. Quand on a affaire à une administration aussi consternante de bêtise, aussi ouvertement déterminée à vous rendre fou,

on éprouve une terrible frustration qui peut donner lieu à de vraies scènes d'humour noir. À mon avis, si on arrive à raconter cela de manière réaliste, et si on réussit à percevoir les sous-entendus d'une relation entre un citoyen lambda et un fonctionnaire, au guichet ou au téléphone, on devrait en comprendre l'humour, la cruauté et, au final, le tragique. « Les pauvres sont responsables de leur pauvreté ». Voilà qui protège le pouvoir de la classe dominante.

Vous avez changé votre approche du montage. Dans quelle mesure ? Et pourquoi ?

Cela me fait penser à ce vieux slogan marxiste : « Agitation, éducation, organisation ». On peut provoquer une agitation avec un film, on ne peut guère éduquer qui que ce soit – même si on peut soulever des questions – et on ne peut rien organiser, mais on peut vraiment susciter des remous. Et je pense que c'est un formidable objectif en soi, parce que faire preuve de complaisance à l'égard de phénomènes intolérables est tout simplement inacceptable. Le principe même de la dramaturgie, c'est de confronter des personnages à des situations qui ne peuvent se régler que par le conflit implicite. Et si on arrive à déceler cette dramaturgie dans des phénomènes non seulement universels mais très actuels, c'est encore mieux. Je pense que la colère peut s'avérer très constructive si le spectateur, en quittant la projection, a un sentiment d'inachevé et qu'il se dit qu'il doit agir en relevant un défi.